À l'intérieur

« Grimpe, maudite bête, grimpe. »

Des mains rouges, striées, appuient, forcent, s'écrasent jusqu'à la jointure sur un corps petit dont on ne voit que la partie inférieure, noyée de jupes bariolées : le reste a déjà disparu dans la bouche de métal. La mère pousse sur les fesses de l'enfant, deux pieds nus minuscules et précocement durcis de corne émergent du fatras brodé, les mains rouges à présent retiennent les chevilles, le caisson bringuebale, enfin la bascule a lieu, le corps petit est englouti.

À l'intérieur, ceci : les jupes se renversant et pluie de tissu nauséabond sur les yeux, le sang montant au cerveau, le poignet se tordant. L'enfant est dans le conteneur. Derrière la cloison métallique, la voix de sa mère ne lui parvient plus qu'étouffée, atome perdu dans le grand corps sonore du monde, le raffut mêlé des vivants. L'enfant est dans l'atmosphère de bocal, l'odeur ambiguë de poussière et de sueur qui imprègne les vêtements donnés sans avoir été lavés, humides de l'automne achevant. Elle entend les voyelles de son prénom, reconnaît le ton hargneux duquel on encourage l'animal de somme.

C'est qu'il y a urgence à remplir la mission du jour. Il faut se dépêcher, creuser dans les replis pour trouver les étoffes les plus solides, les épaisseurs les plus chaudes, distinguer au plus pressé et dans le noir le jupon du caraco, évaluer la longueur d'un pantalon et décider s'il pourrait convenir à l'un de ses frères, la peur au ventre de se faire attraper et de revivre l'une de ces nuits en cellule, l'odeur d'urine, les insectes et les rats qui, de se nourrir du crime, semblent plus répugnants encore que ceux du petit matin, lorsqu'elle quitte le camp et va chercher de l'eau aux bornes du trottoir.

Elle fouisse, elle fouille, elle creuse, les mains petites tâtent et sélectionnent, virtuoses, portées par les imprécations maternelles qui de l'autre côté de la cloison excitent l'enfant. Aveugle dans son cocon de métal tapissé d'étoffes, la taupe menue travaille, sue, pleure. Enveloppée dans le froissement des étoffes, elle ne perçoit pas tout de suite qu'un vide s'est creusé dans la masse sonore, à

l'extérieur. Les moteurs, les pneus, les avertisseurs, les cris des passants tiennent le bourdon, mais une voix manque dans le brouhaha. Une seule voix manque et, soudain, ce serait presque le silence. « Maman ? » L'enfant appelle. Une fois doucement, puis de plus en plus fort. Elle frappe la cloison, paumes, poings, plat de la main petite. La mère est partie. Défaite, chassée, embarquée peut-être. Le vide demeure au-dehors et déjà ronge le dedans de l'enfant, l'abandon remue un tison dans une plaie indélébile.

L'enfant, du fond même de son enfance et bien qu'absorbée déjà en partie par le vide, bien que grignotée déjà dans le peu qu'elle a réussi à empiler d'elle-même en onze années de manque et de violence, l'enfant sait pourtant une chose avec certitude : elle ne peut s'extraire seule du conteneur. Elle fait tourner un peu, main brûlante sur le métal froid, les pales du tourniquet par lequel elle est entrée. Par acquit de conscience, elle pousse dans l'autre sens. Mais la matière résiste, se conforme à sa prévisible conception. Le mécanisme ne tourne que dans un sens, avale sans restitution possible ce que l'on y glisse avec le sentiment du devoir accompli, et tout autant ce qui s'y glisse avec la peur de se faire prendre. Si sa mère a été arrêtée, si le vide est voué à se faire néant, si la mère ne revient pas, écrouée dans l'odeur et le remuement de la vermine, alors l'enfant sait qu'elle ne pourra compter que sur le moment où les nippes seront délivrées, où le métal recrachera sa pitance, extraite par les mains luisantes de charité et de promesses de l'organisme de bienfaisance. Cependant les mains ne peuvent luire toute la sainte semaine ; les mains ne luisent que le samedi. Le samedi, elles prélèvent les offrandes qui les jours suivants seront transportées, triées, réparties entre la qualité destinée à la vente locale, la qualité moindre destinée à la vente aux pays pauvres, les matières recyclables, les chiffons d'essuyage, les tissus à détisser défibrer mâcher remâcher jusqu'à la trame dont on fera du matériau isolant. Tout ce beau processus, pensé, rationalisé, organisé, digéré, régularisé et standardisé, ce processus commence le samedi. Et c'est aujourd'hui mardi.

L'enfant cale son dos dans la masse poussiéreuse et humide. Tassant un peu les étoffes pour son confort, elle déplie ses jambes maigres, déjà longues. Elle a onze ans et c'est l'une de ses dernières visites au conteneur, bientôt elle sera trop grande et l'on hissera sa petite sœur, pourtant boulotte, pleurnicharde, la petite sœur n'aimera pas qu'on la pousse, elle restera mal dégourdie, ni peu ni

prou elle n'aura l'instinct de l'enfant qui, elle, sait y faire. L'enfant est rapide, elle a la science des tissus qui feront bon usage. C'est aussi qu'elle aime cela, elle aime plonger dans le ventre tiède de la goulue chrysalide, elle aime échapper au temps et au bruit du monde, même si peu protégée par la mince cloison de métal, échapper un instant aux imprécations, aux rudesses de sa bouvière de génitrice. Et l'enfant n'est effrayée ni par le noir, ni par l'odeur, ni par l'étroitesse du bocal.

Elle ferme les paupières. Elle profite de cette occasion de prolonger l'immersion bienheureuse au creux de l'amnios, plaisir qu'elle doit d'ordinaire sacrifier au tri et à l'usage. Elle se laisse ingérer par la chaleur moite des tissus, les fumets d'hommes et de femmes dont elle ne sait rien mais qu'à cet instant elle fréquente au plus intime. Son corps se détend.

Se fait jour une sensation connue mais qui, depuis quelque temps, présente de nouveaux contours et dont elle a entrepris de découvrir les variantes. Une sensation d'abord très légère, un rien, juste un pincement sourd au niveau du périnée. Cela remonte dans le pubis et se précise, devient une très vague pression sur la vessie. L'envie d'uriner n'est pas même encore une pensée formulée, juste un possible agréable. La main petite fraie parmi les tissus, remonte les jupes et glisse entre les cuisses maigres. Par-dessus la culotte de coton l'enfant sent les lèvres tièdes se contracter, elle sourit de voir qu'elle n'a finalement pas besoin de demander à sa sœur de mettre sa main là, que la sienne quoique petite l'est toujours moins que celle de sa sœur et convient tout à fait, sa main à elle lui obéit et ne pleurniche pas, elle pèse juste comme il faut, tout doucement, contre le coton doux.

La pression augmente légèrement, n'est pas encore une douleur. L'enfant se tourne parmi les étoffes pour mieux inspirer les odeurs, le nez plonge dans la matière fluide d'un blouson de ski, l'âcre et le doux se mêlent, elle soupire, torpide. Les lèvres se contractent, une goutte pâle échappe. La main petite pèse plus fort, un peu honteuse, mais personne n'est là pour peser donc personne pour voir, pour renifler et juger, moquer ou gronder, pas d'imprécations et d'ailleurs le vide pour le moment reste tranquille, il a cessé de ronger grâce à la main qui pèse et rassure entre les cuisses, dans l'amollissement des étoffes.

Le doigt petit frotte un peu, l'enfant somnole. Les minutes passent, la pression avec la détente se répand dans la vessie, le bas-ventre tout entier. L'enfant contracte et pince ses lèvres entre ses doigts, aux frontières du sommeil elle devine que le bien-être à un moment cessera, qu'il deviendra souffrance, urgence, honte. Elle glisse la main petite sous le coton, le contact avec la peau l'apaise un instant, le doigt frotte pour amadouer, faire patienter, prolonger l'illusion que l'on pourra tenir. Puis le doigt entre, découvre, s'étonne. L'ouverture ainsi créée libère un filet d'abord mince, mais bientôt il faut se rendre à l'évidence, il est vain de lutter et soudain l'abandon est là, chaud, sexuel, idéal.

La pisse est pour quelques instants une mare exquise, une libération de tout le corps, des humeurs, comme ce sang qu'elle pressent, qui n'est pas encore là mais palpite déjà, impatient de sourdre, de marquer le pas franchi. Elle ne sait rien mais elle sent, même si pour le moment elle n'associe pas le sang à venir qui brouille ses veines aux morceaux de coton taché de brun qu'elle voit sa mère jeter dans la poubelle du camp tous les mois. Le doigt petit fouille, trempé, dans le vide qui n'en finit plus de libérer la peur, le manque et la colère des onze années, le désespoir insu qui la guette et n'attend plus que le sang pour couler et advenir.

Puis le bouillonnement s'apaise, le sang reflue avec les humeurs et la pisse autour d'elle refroidit. L'embarras succède à l'orgie, c'est dur à présent et c'est froid sous elle, l'enfant retire le petit slip et le fourre dans la masse, elle repousse les tissus mouillés sous ses fesses et cherche à retrouver le confort d'avant le déluge. Mais bientôt c'est l'odeur d'ammoniaque qui s'immisce, remplaçant les chauds remugles de son ventre dans lesquels ses sens avaient joui. Elle s'abstient de respirer mais c'est peine perdue, bien que ne mesurant le monde qu'à l'aune de l'instant elle comprend que les heures vont être longues jusqu'à samedi, jusqu'aux mains luisantes et à la délivrance. Le vide revient, se rouvre et reprend son grignotage douloureux.

Un fracas de métal, soudain, et le caisson qui bouge, on lutte dehors. On la sauve ! Les mains luisantes auront entendu le désarroi, le bruit du grignotage aura résonné si fort que les saintes mains auront été averties, auront compris que dedans le bocal on appelait à l'aide. Un éclair de lumière traverse la noirceur, on la sauverait donc, mais c'est une masse de noirceur, un nouveau tas poussiéreux et humide qui vient écraser le visage de l'enfant. Le

bocal est plein, l'enfant ne peut plus bouger ni jambes longues ni mains petites. L'enfant inspire plus vite, sa peau rougit, l'enfant expire bruyamment, sa peau bleuit, les muscles de son cou bandent à craquer, tout son corps se tend dans l'absence d'espace, coincé il convulse, suffoque, la peau se couvre d'une fine couche de sueur, le corps petit se raidit et la peau, humide, très vite devient froide. Le vide a cessé de grignoter, le néant a gagné.

Lorsque l'éblouissement blanc a lieu le temps informe a collé sa peau aux tissus, sa peau est devenue tissu et elle ne sent plus rien. Les mains non de charité mais de justice, averties par la mère écrouée, fourragent dans la masse textile dont l'enfant fait désormais partie intégrante. Elles fourragent tant et si bien qu'un corps finit par réapparaître, un corps replié jupes retroussées qu'il faut détacher et reconnaître comme distinct de l'agrégat poisseux dont on l'extrait, ses yeux lui font mal le blanc tout neuf brûle, ses poumons se reforment son cœur se reforme et tout brûle et souffre et pivote dans ses organes rétablis.

C'est une douleur splendide que de revenir au monde. L'enfant qui n'est plus une enfant, retrouvant le souffle naît de nouveau, à jamais différente. Les instants de néant l'ont fait advenir à elle-même, et l'ivresse de renaître moud ses membres comme les courbatures de croissance. Mais bientôt la souffrance physique est écrasée par autre chose, dissoute par une houle qui croît et remplit le vide : la fatale montée de la honte. Le corps dénudé jupes retroussées slip disparu et odeur de pisse l'accablent, elle se recroqueville, les paumes serrées entre ses cuisses. On la déplie et ses yeux ne savent plus commander à ses membres, elle se voit sale et nue et ne peut rien faire, ni baisser les jupes ni chasser l'odeur, elle ne peut que regarder ses jambes longues et maigres, collantes d'urine, regarder ses genoux sales et remonter jusqu'à l'intérieur de ses cuisses, où sèche un peu de sang.